

1

## Électroallergie

**H**ier soir, la maison a pris feu. Enfin, non, pas toute la maison. Seulement la cuisine et encore, pas toute la cuisine, seulement un coin, le coin où se trouvent la bouilloire, le grille-pain, la cafetière, les épices et, de temps en temps, Edison, notre chien asthmatique.

L'auteur de ce début d'incendie ? Nulle autre que Rachel, ma mère. On était en train de souper et ma mère faisait griller des rôties. À cause de son métier, elle voyage énormément et passe le plus clair de son temps sous

l'effet du décalage horaire, situation qui entraîne toutes sortes d'imbroglis, le pire étant que ma mère confond, avec une régularité troublante, le matin avec le midi et le midi avec le soir. Le matin, elle nous propose ce qu'on mange d'ordinaire le midi: du fromage, des pâtés, des charcuteries, des viandes froides, des salades. Le midi, elle confectionne de solides repas – potage, viande, poisson ou pâtes – qu'elle déguste seule, parce qu'elle a tendance à oublier que, le midi, mon père, mon frère et moi sommes absents. Le soir, eh bien le soir, neuf fois sur dix on s'attable tous les quatre devant un copieux petit-déjeuner: pain grillé, croissants, brioches. Quand on en a un peu assez de déjeuner au coucher du soleil, on s'offre les restes du midi, de bons restes mais des restes tout de même. Et froids.

Elle était donc seule dans la cuisine, en train de faire des rôties, quand le

grille-pain a sauté. Aucun appareil électrique ne résiste plus de deux ou trois semaines à ma mère. Ou elle ne saisit pas bien le mécanisme ou elle est distraite, ce qui serait normal à cause du décalage. En présence d'un ustensile chauffant, vous pouvez être certain qu'elle n'hésitera pas une minute à poser la main là où c'est chaud et passera de longues secondes à fixer, sans la toucher, la poignée parfaitement froide de l'ustensile en question. Le même malentendu persiste avec la plupart des appareils électroménagers de la maison et la majorité des engins normalement destinés à nous simplifier la vie.

Mais revenons au grille-pain. Un grille-pain est un objet inoffensif au fonctionnement simple dont même un chien asthmatique vient à bout. Raphaël ou moi déposons une ou deux tranches de pain dans les sections prévues à cet effet, Edison nous

consulte du regard pour savoir si nous préférons nos rôties livides, bronzées ou légèrement carbonisées (le réglage n'a plus aucun secret pour lui), il enfonce la petite manette pour mettre le dispositif en marche et il attend (il serait tout disposé à déposer les rôties dans nos assiettes si mon père ne s'y opposait à cause de l'hygiène, concept fumeux s'il en est). Ces menues opérations sont totalement indolores et s'effectuent à notre insu, sans que nous ayons à surveiller quoi que ce soit. Eh bien, ma pauvre mère n'y arrive tout simplement pas. Elle glisse deux tranches de pain dans les compartiments, abaisse le petit levier pour les faire descendre et... rien ne remonte. C'est chaque fois la même chose. Nous, on fait comme si de rien n'était, on regarde ailleurs, on transpire, on compte les secondes, on implore le ciel que le fichu grille-pain fasse entendre son petit déclic familier

et libère, comme prévu, deux tranches de pain grillées à point. Nos attentes sont presque toujours déçues. Passé le délai normal, l'un de nous, Edison généralement, déverrouille la manette, ce qui suffit à débloquer l'engin, à prendre de vitesse le détecteur de fumée et à remettre à plus tard la venue des pompiers.

En de pareilles occasions, Raphaël me regarde, l'air consterné, son petit visage blanc hésitant entre l'embarras et la honte.

– Je sais bien que les mères en général, c'est pas habile, habile avec l'électronique, me souffle-t-il à l'oreille, mais tout de même...

– C'est parce que notre mère n'est pas une mère en général, Rapha.

Il hoche la tête, à moitié convaincu, ses grands yeux sombres posés sur moi.

– Ben moi, des fois, j’aimerais bien avoir une mère en général.

Laurent, mon père, est affecté du même handicap mais, dans son cas, il se traduit de façon différente. Avec lui, les appareils ne se révoltent pas comme ils le font avec ma mère. Pas de rôties brûlées, pas de cafetière qui déborde, pas de linge entortillé dans la machine à laver, pas de mouchoirs coincés dans le tuyau d’évacuation. Non. Mon père procède de façon plus insidieuse, plus subtile. Avec lui, tout s’éteint, tout meurt, souvent dans le plus grand silence et avec une sorte d’humilité, je dirais, comme si chaque appareil actionné par la main de mon père savait instinctivement que la partie est perdue d’avance et qu’il est inutile d’essayer.

À eux deux, Laurent et Rachel forment une équipe redoutable. Au moment où je vous parle, notre lave-vaisselle est en panne, la radio refuse

de changer de poste, le grille-pain ne fonctionne que d’un seul côté et le séchoir à cheveux aspire les cheveux au lieu de les sécher.

Vous aurez compris, j’imagine, qu’au lieu de nous simplifier la vie, la plupart des appareils ménagers de la maison s’emploient à nous la compliquer. Si j’ajoute à cela le fait que cette maison est quasi quotidiennement envahie par des électriciens, plombiers, dépanneurs de tout acabit, vous aurez une petite idée de l’effervescence qui y règne.

Je tiens à apporter ici une précision : *mes parents sont des êtres totalement intelligents et compétents* (dans leur domaine respectif, évidemment !). Je ne voudrais surtout pas qu’on aille s’imaginer que, sous prétexte qu’ils entretiennent des rapports houleux avec la technologie, ils sont handicapés. Ce n’est absolument pas le cas. Je suis toujours très fier de ma mère

et de mon père, dès l'instant où ils ne se mettent pas en tête de recourir aux engins destinés au confort moderne. En dehors de la maison, en voyage, par exemple, au restaurant, en visite ou en représentation, ce sont des gens normaux et totalement inoffensifs.

Laurent est archéologue et Rachel restaure des œuvres d'art. Des sculptures, essentiellement. Les plus grands musées du monde font régulièrement appel à elle pour remettre en état des œuvres flétries ou abîmées par le temps. Comme elle a un certain flair, ma mère a très vite remarqué que l'avenir était dans le nez, que le nez traverse mal les siècles et se trouve presque toujours cassé ou fracassé, quand il n'est pas carrément absent. Elle passe donc l'essentiel de son existence à remodeler des pifs plausibles en s'inspirant des nez contemporains du nez manquant et des courants esthétiques de l'époque.

Mon père est un archéologue reconnu moins pour ses fouilles que pour sa grande trouvaille. J'oublie ici les cuillères, couteaux, pointes de flèche et débris de pot que tout archéologue digne de ce nom déterre un jour ou l'autre. La grande réussite de Laurent, sa seule, devrais-je dire, c'est d'avoir trouvé un pied, mais pas n'importe lequel : le pied gauche fossilisé d'un dilophosaurus, grand dinosaure théropode apparu au début du jurassique. Il n'en est d'ailleurs jamais revenu. Après avoir découvert le pied en question, il a cessé de voyager. Il s'est fossilisé comme son pied et il est devenu professeur.

Ma mère et mon père étaient donc faits pour se comprendre. Tous deux s'intéressent aux pièces manquantes. Mais ils ne se sont pas rencontrés à l'occasion d'une fouille où mon père aurait déterré un nez. Ils ont fait connaissance en pleine ville, devant un parcomètre dans lequel Laurent,

douloureusement conscient de ses prédispositions particulières, hésitait à introduire une pièce. Un agent de police s'était approché :

– Le parcomètre est brisé ?

– Pas encore, avait rétorqué mon père, lugubre.

Croyant à une plaisanterie, l'agent s'était penché pour examiner l'engin.

– Il fonctionne très bien, ce parcomètre.

– Sans doute.

– Alors qu'est-ce que vous attendez ?

– J'hésite.

Pressé par le devoir et un tas de préjugés, l'agent de police s'était redressé.

– Si vous continuez à hésiter comme ça, cher monsieur, et si vous ne déposez rien dans ce parcomètre d'ici dix secondes, sachez que moi, je n'hésiterai pas à vous donner une contravention.

Mon père l'avait regardé en souriant.

– Comme vous voudrez.

Et ce qui devait arriver était arrivé.

Laurent s'était approché du parcomètre et y avait glissé une pièce de 25 cents. Le parcomètre avait émis une longue plainte métallique avant de bloquer tout net. L'agent avait ouvert deux yeux ronds.

– Vous ne pourrez pas dire que je ne vous avais pas prévenu, avait déclaré mon père, en apposant sur le parcomètre un petit collant jaune indiquant *Hors d'usage*.

Il en gardait toujours une réserve dans sa voiture.

L'agent s'était approché du parcomètre et lui avait assené un vigoureux coup de pied, autant pour se défouler que pour débloquer l'engin et faire descendre la pièce. Peine perdue. Le parcomètre était resté de marbre.

Ce que mon père ignorait, c'est que ma mère assistait à la scène, les yeux ronds, elle aussi. Elle qui se croyait seule de son espèce, handicapée mécanique chronique, voilà qu'elle avait devant elle un jumeau, un double aussi doué qu'elle. Après le départ de l'agent, elle s'était approchée de mon père.

– Vous voulez refaire ça pour moi ? lui avait-elle demandé en lui glissant une pièce de deux dollars dans la main.

– Volontiers.

Hoquet métallique, syncope, silence. Mon père avait apposé un autre collant jaune sur le deuxième parcomètre désormais en panne.

Ils se plurent tout de suite et se fréquentèrent assidûment. Le jour où Laurent vint passer une première nuit chez Rachel, la véritable nature de ma mère, c'est-à-dire une prédisposition au sabotage à peu près aussi patente

que celle de mon père, se révéla au grand jour. Premier matin, premier café. La veille, ma mère avait fait l'acquisition d'une cafetière à pression, dans l'intention louable de plaire à mon père qui adore l'expresso. N'ayant évidemment pas lu le mode d'emploi (et même si elle l'avait lu !), ma mère avait hésité de longues minutes devant la cafetière toute neuve. Puis elle avait regardé mon père.

– À toi l'honneur, avait-elle proposé.

– L'honneur de quoi, exactement ?

– De bousiller la cafetière, voyons.

– Pas sans toi.

– D'accord.

Et c'est ainsi qu'ils détraquèrent leur premier objet. Pour fêter l'événement, ils se ruèrent sur le premier café trouvé et décidèrent illico de vivre sous le même toit. Sabotage pour sabotage, aussi bien continuer à saboter